

rieuse, de cette génération anxieuse, assagiée trop tôt, sur qui, malgré les ans, comme un peu de tristesse est restée, — le regret peut-être d'avoir vu trop haut et, l'effort accompli, de se sentir vivre inutile.

Mais en ce passé d'enfant une lueur se pose.

Entre son oncle et lui, perdus en cette demeure qu'animaient jadis les châtelaines élégantes et précieuses d'autrefois, si déserte maintenant, où des chambres restent closes comme sur des choses chères ensevelies, où bien des fenêtres ne s'ouvrent jamais, il revoit le sourire et les grands yeux d'une petite fille. C'était Christine, une enfant comme lui sans père ni mère, la nièce du vieux sergent Frimaudeau. Pour se l'attacher, garder avec lui ce fidèle qui avait suivi partout son frère, recueilli son dernier soupir, hoqueté du haut du gibet glorieux de Sainte-Marie-aux-Chesnes, le colonel l'avait paré d'une fonction honorifique. Il était régisseur.

C'est ainsi que Christine parut à Lestrac.

Cette petite fille aux regards doux, toute menue, délicate, dont les beaux cheveux flottaient sur les épaules, emmêlés, joyeux, cheveux blonds où palpitait de la lumière auréolant son teint pâle ; cette enfant en robe noire qui avait eu les mêmes larmes, les mêmes tristesses, qui courait à lui d'aussi loin qu'elle l'apercevait, l'accueillait d'un sourire, tendait si gentiment la main vers la sienne hésitante, émue, produisit sur Pierre une vive impression.

Elle fut l'aube, l'éveil charmant de sentiments inconnus, de tendresses imprécises, très chastes, idéales, qui tremblaient en son cœur. Elle fut la révélation lente, mais sincère du beau et du bien ici-bas, l'éclosion de pensées qui le guidèrent plus tard en la vie sérieuse, et, en attendant, le gardèrent des faiblesses communes, faciles, où s'enlizaient les courages et les volontés.

Elle se pliait à tous ses caprices. Car il ordonnait, un peu despote, nerveux, presque heureux de la sentir se soumettre toujours, à peine hé-

sitante, implorant d'un regard mi-rieur, mi-chagrin. Et c'était une grâce nouvelle qu'elle avait, une simplicité, une poésie en tous ses mouvements qui l'enchantait. Parfois, sans savoir pourquoi, — ce qui la faisait bien rire, — il l'attirait brusquement dans ses bras, l'embrassait et lui disait tout bas, comme lui demandant pardon :

— Je t'aime bien, ma petite Christine, je t'aime bien, vois-tu.

Alors, pour toute réponse, elle le prenait par la main et, détournant la tête, elle l'entraînait en courant. C'était sa façon de cacher son émoi, car elle l'aimait, son cher petit maître, si pâle et si triste, elle l'aimait avec cette douce inconscience des beaux cœurs d'enfants qui s'ignorent.

Le vieux sergent mourut.

Le soir même, le colonel revint au château la tenant par la main. Et Pierre trouva cela très naturel. On ouvrit une grande chambre de jeune fille, on mit des roses, des fleurs partout. Il semblait, malgré le deuil nouveau, que ce fût jour de fête en le manoir silencieux. Et réellement c'était elle qu'on fêtait, la chère petite, plus jolie dans ses larmes et la douleur de ses vêtements sombres. Elle prit place à table entre ces deux êtres qui ne se lassaient pas de la regarder, heureux de la sentir là, enfin présente, fille, sœur d'élection et de tendresse.

Les temps venus, il fallut se séparer. Pierre fut envoyé au collège. Christine, au couvent. Mais, chaque automne les vacances les ramenaient à Lestrac. Le château abandonné rouvrait ses portes et ses fenêtres au grand soleil, à la joie de ses hôtes. Tout revivait. Il y avait encore des cris, des éclats de rire sous les grands arbres.

Elle grandit, fut bientôt une jeune fille en qui toutes les délicatesses de l'enfant se réalisèrent, en qui le charme profond et ému de la jeune femme s'annonça.

Dans l'ombre des galeries, en l'or fané des vieux cadres, sous leurs glaces, les pastels anciens s'éclairaient à sa vue, la voyant passer, semblaient se pencher vers elle et lui sourire. On eût dit que les jolies mortes, dont elle avait le culte, gagnées à l'œuvre de paix et de bonheur qu'elle accom-

plissait si simplement, oublieuse d'elle-même, se réjouissaient dans l'au delà, l'accueillaient, elles aussi, et guidaient son âme, tous ses actes, même les plus infimes.

Bien souvent, arrêtée devant celle qui fut la mère de Pierre, comme plus proche d'elle par la grâce de son sourire et sa jeunesse blonde, elle songeait, semblait prier, triste parfois quand elle se posait le problème de l'avenir. Qu'advierait-il d'elle un jour?... Et le cœur très gros, ayant peur, comme un peu de défaillance, elle n'osait se répondre. Prévoyait-elle la douleur qui lentement venait en sa vie, enserrait son cœur trop aimant.? C'est vers elle qu'elle priait dans ces instants de recueillement, ce pèlerinage fait auprès de ces âmes envolées, femmes qui furent aimées, eurent leurs heures de joie et de rayonnement ici-bas, moururent en cette demeure où elle entra, un jour, humble, étonnée, pauvre, n'ayant que son cœur à donner, tout son cœur d'enfant reconnaissant et sincère. Et la chère image semblait écouter sa peine, lui dire : "Ne pleure pas, mon enfant. Laisse faire la vie. Attends seulement, Attends, petite Christine."

Pierre était heureux de la retrouver ainsi, chaque année. Il l'admirait se développant, s'affinant, bonne toujours, silencieuse, souriante, mais avec un peu de tristesse restée en la profondeur du regard. Alors, à la voir ainsi, sans penser plus loin, il se disait qu'elle songeait à ses morts, aux pauvres disparus, qu'elle avait si peu connus et aurait tant aimés... Pauvre Christine!

Mais un soir, le colonel devinant la douleur cachée en l'âme de cette enfant qui s'efforçait à lui sourire, révéla au cœur de Pierre, atterré, le sentiment qui si chastement était né en elle. Or il ne le fallait pas. Jamais elle n'avouerait, par pudeur, par fierté, oui, fierté de pauvre. Et puis, de toutes façons, pour lui, l'heure n'était pas venue. Ce n'était qu'un enfant. Que savait-il de la vie? Pierre avait fini sa deuxième année de Saint-Cyr. Dans quelques jours il devait partir, aller rejoindre en une petite fille de la frontière le régiment qu'il avait demandé, celui où son père avait servi, légué son nom par-